

Gérard-Marie Thomas

La Tentation
de Mathieu

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3586-5

© Gérard-Marie Thomas

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avant-propos

Rennes, ville royale. Ici, sous l'Ancien régime, était le siège du Parlement de Bretagne, un bâtiment que nous devons à Salomon de Brosse, l'architecte du palais du Luxembourg de Paris. Louis XIII est alors, en fin de règne. A cette époque, la fonction dudit Parlement est celle d'une Cour de Justice qui enregistre les lettres et les édits royaux. Plus tard, sous le règne de l'arrière-petit fils du Roi-Soleil, le roi Louis XV, l'architecte Gabriel, un élève de Jules Hardouin-Mansart, l'un des architectes du château de Versailles, construit la place royale. A l'époque de la Révolution, le Parlement ne conserve que sa fonction de Cour de Justice. Dans les dernières années du XX^e siècle, plus précisément dans la

nuît du 4 au 5 février 1994, un incendie le détruit partiellement. A l'origine, la colère des marins-pêcheurs bretons confrontés à la baisse du prix du poisson, due en partie à la concurrence européenne. Au cours de confrontations avec les forces de l'Ordre, des manifestants lancent des fusées de détresse. L'une d'elles atterrit accidentellement dans la charpente du XVII^e siècle, qui s'effondre dans les flammes. La voûte de la salle des Pas-Perdus est détruite et la plupart des livres de la bibliothèque des magistrats part en fumée. Avec eux, des milliers de dossiers. A la fin de cette même année 1994, décision est prise de reconstruire à l'identique. Aujourd'hui restaurés, les bâtiments abritent la Cour d'Appel.

Mais portons nous un peu plus à l'Est, sur une colline dont le sommet culmine à cinquante-six mètres entre les rues Martenot, de Palestine et le boulevard de la duchesse Anne, se trouve un grand parc, un jardin botanique. Ce lieu tient son appellation des moines bénédictins de l'abbaye de Sainte Mélaine qui, au Moyen-Âge, l'ont surnommé ainsi en référence au Thabor de la Bible. Sur ces terres, en cette époque reculée, étaient plantés vergers et jardins. Au XVII^e siècle, les moines les ouvrent à la population. Peu après la Révolution, le palais épiscopal héberge l'école centrale d'Histoire naturelle, un Musée et une école de botanique. Le jardin des bénédictins devient le Jardin des plantes. Voilà pour

l'Histoire, la Grande Histoire. J'espère que ces lignes ne dérouteront pas le lecteur, car à l'évidence, elles sont quelque peu trompeuses, quant à la suite du récit. Ce roman n'est pas l'œuvre d'un érudit, ni celle d'un historien. J'ai écrit les lignes qui précèdent, uniquement pour « planter le décor » de mon histoire qui débute à Rennes, ville d'Histoire et capitale bretonne, dans une région que j'affectionne tout particulièrement. Le roman commence là et à partir de cet instant, je ne vais vous entretenir, lecteur, que d'un événement purement fictif et cent pour cent contemporain.

Ce matin, de gros nuages noirs ont envahi un ciel déjà menaçant. A partir de là, quelques secondes ont suffi pour que ce jardin public, d'ordinaire fort agréable, ne se transforme en une sorte de paysage de début d'apocalypse. La pluie, le tonnerre et l'orage ont si soudainement surpris les premiers promeneurs, qu'aussitôt passé les grilles, ils s'en sont retournés et de fait, dans ce qui peut s'apparenter à une fuite, ils sont devenus les derniers promeneurs. A chaque grondement, le tonnerre donne de plus en plus de la voix. De violents éclairs parcourent le ciel, illuminent les arbres, comme si des dizaines de flashes crépitaient en même temps. Leurs feuilles sont prises de frénésie sous l'action du vent. Peu

de temps auparavant, c'était force 2 ou 3. Maintenant, c'est force 8¹. Subitement, un déluge s'abat. Si impressionnant, que par certains endroits, ceux qui seraient encore sur place, auraient la sensation de passer sous une cascade. Et si c'est le cas, s'il se trouve encore deux ou trois téméraires, des inconscients capables de faire encore face au déchaînement du climat, ces derniers « braves » ne tardent pas à battre en retraite. Mieux vaut faire sien, le célèbre : « Courage, fuyons ». Pour l'heure, même si les apparences ont tendance à démontrer qu'il n'y a qu'un unique gagnant dans cette partie, cet orage qui fait trembler toute la ville, de l'autre côté de l'avenue, au sixième étage d'un bel immeuble, un adversaire semble en faire fi. L'irréductible combattant porte jupons. Depuis son balcon, tel un capitaine de navire en perdition au milieu de la tempête, la sexagénaire à la fière allure poursuit, seule, une action de résistance, face aux éléments. Notre héroïne se nomme Thérèse. Protégée par un store de terrasse, l'air serein, elle ne paraît pas s'inquiéter outre mesure des événements qui bouleversent le paysage. La vieille dame retire les feuilles jaunies des géraniums de ses balconnières et les range le plus calmement du monde, dans une poche de son tablier. Quelques années plus tôt, Thérèse a dû faire face à un drame affreux. Tout a banalement commencé sur un coup de

¹ L'échelle de Beaufort comporte 12 degrés.

téléphone, le dernier jour des vacances de Pâques. C'était un début d'après-midi. Avant de quitter Quimper, sa fille Estelle l'a appelée, juste pour lui dire que Loïc et elle, allaient bientôt démarrer. Il restait donc à Thérèse, deux heures et demie, voire trois, si l'on considérait de possibles bouchons, pour aller faire quelques courses et entre autre, acheter du poisson pané que le matin même, Marie-Ange, sa petite fille lui avait demandé pour le dîner du soir. Comme à son habitude et bien qu'elle connaisse la route, Thérèse leur a réitéré la prudence. Sachant sa mère, Estelle a rappelé à cette inquiète née, cette angoissée permanente, que leur parcours était fait de route nationale et de route nationale, une ligne pratiquement droite d'un peu plus de deux-cent kilomètres. Une fois sa mère rassurée, avant de raccrocher, Estelle a fait un gros bisou à sa fille. Marie-Ange a embrassé sa maman, heureuse de l'entendre. Il était quinze heures passées de quelques minutes et pour peu qu'ils ne s'arrêtent pour la traditionnelle pause-pipi et aussi, pour boire un café, la mère et la fille avaient supposé l'arrivée, un peu avant l'heure du dîner. C'était sans compter sur ce fichu poids-lourds qui a dérapé sur la chaussée mouillée. En pleine ligne droite. Au dire des automobilistes qui suivaient et des autres, qui croisaient, la collision a été terrible. Les deux véhicules, pourtant, ne roulaient pas à une vitesse excessive, quand le camion est venu taper contre la voiture et l'a envoyée dans un champ, telle une boule de

flipper. Estelle et Loïc sont morts sur le coup. Après une semaine de vacances passée chez sa grand' mère, Marie-Ange, leur fille était partagée entre le bonheur de retrouver ses parents et la tristesse de devoir quitter sa grand' mère. Dans les jours qui ont suivi l'accident, Thérèse a appris de la bouche même de l'officier de gendarmerie qui a fait les premières constatations et par la suite, du légiste qui a pratiqué les autopsies, que les parents n'ont pas souffert. Maigre consolation. Ce jour-là, Loïc et Estelle Robineau ont laissé une petite fille de cinq ans.

**

*

Le juge a confié la garde de l'enfant à Thérèse et très rapidement, celle-ci a troqué son rôle de grand' mère pour celui de maman. De même pour la petite-fille, cela ne faisait aucun doute que Thérèse était sa maman. Aujourd'hui encore, il ne lui viendrait pas à l'idée de l'appeler autrement. A un aussi jeune âge, on ne conserve qu'un souvenir assez lointain, quelques images floues qui seraient à cette heure, pratiquement effacées, si Thérèse ne s'était pas livrée à un travail de mémoire, les lui rappelant par des photos, des récits des bons moments et aussi, comme chacun a son caractère et que parfois, même dans les familles les plus unies, on se chamaille, des moins bons, considérant que

ceux-là, aussi, font partie de la vie. Refermons la page. Tout à l'heure, nous l'avons quittée sur son balcon. Allons l'y retrouver, tandis qu'elle continue de retirer une à une, d'un geste mécanique, les feuilles de ses géraniums. Thérèse est plongée dans ses souvenirs. Ou pas, le regard perdu au loin, dans le vague. On note chez cette femme, l'expression d'une grande nostalgie et si elle est préoccupée, nous n'en saurons pas le motif. Sortant sur le balcon, la situation très exposée de Thérèse déplaît fortement à la jolie rousse. Cette grande et belle jeune femme de vingt-deux ans lui reproche son inconscience.

- Tu ne crois pas, maman, qu'il pourrait y avoir d'autres moments pour ça ? Par ce temps détestable, est-il raisonnable de braver ainsi les éléments ?

Si son regard est sombre, il n'est que désapprobateur. Marie-Ange redoute qu'elle ne prenne froid et encore, cela ne serait qu'un moindre mal, comparé au risque de se voir foudroyée. Mieux vaudrait qu'elle rentre et vite. Comme celle-ci n'est pas tellement déterminée à suivre le conseil, un argument qui lui, pèse son poids, va amener la bretonne à changer d'avis, à l'aider à rentrer. Avec un sourire quasi-maternel, la jeune femme va lui signaler que le café est prêt, une annonce à laquelle Thérèse est incapable de résister, une sorte de sésame, une imparable évocation.

- J'arrive, ma chérie !

Et aussitôt, Marie-Ange s'écarte, lui cédant l'accès à la petite cuisine entièrement meublée à l'ancienne, où tout respire le bien-être, l'ordre et la propreté. A peine entrée, Thérèse retire son tablier, qu'elle plie soigneusement. Cette femme d'ordre, méticuleuse, le dépose sur le dossier d'une chaise. Marie-Ange referme rapidement la porte-fenêtre et tire le rideau de dentelle. Aussitôt, une douce ambiance unit et réunit cette mère et sa fille comme les cinq doigts d'une main. Le café servi, d'une délicate attention, elle lui indique qu'il est très chaud.

- Tu ne crois pas que tu exagères, ma chérie ? Comme si à mon âge, je ne m'en doutais pas !

C'était, bien évidemment, une précaution inutile, dont elle aurait pu se passer. Son « avertissement », Marie-Ange l'a ponctué du mot « maman », un mot qui a fait chaud au cœur de Thérèse. Dehors, les éléments se déchainent toujours et malgré l'atténuation du double vitrage, un nouveau grondement vient de résonner, plus fort que les autres et juste après, un puissant éclair illumine le ciel, mais dans cette cuisine, les deux femmes se sentent à l'abri. Au fil du temps, elles ont fait de cet appartement, un cocon douillet. L'association de ces deux phénomènes météorologiques et leur ampleur, auraient pu leur faire peur et à n'en pas douter, elles ont eu peur, elles en ont ressenti la violence, mais ensemble, elles ne craignent rien. Près de sa maman il ne peut rien arriver de fâcheux à Marie-Ange, de même à Thérèse, entourée de

l'amour de cette dernière. Marie-Ange n'est pas mécontente que sa maman soit rentrée aussi vite et le fait qu'elle soit venue se mettre à l'abri pourrait lui laisser supposer qu'elle serait brusquement devenue sage, qu'elle aurait compris qu'il ne sert à rien de se faire tremper et pire, de risquer la mort. Thérèse a fait sien, ces arguments. Avec les mêmes termes, elle a retourné la situation à son avantage, essayant de lui faire croire qu'elle était devenue raisonnable, sauf que l'explication manque cruellement de crédibilité. Connaissant bien Thérèse, Marie-Ange sait pertinemment que son retour n'a été motivé que par le seul café. Ce noir breuvage a joué le rôle du détonateur. Peu lui importe la raison, Marie-Ange salue une sage décision. A l'extérieur, c'est encore et toujours cette lumière grise et sombre de ciel d'orage qui fait loi. Les éléments continuent de se déchaîner dans de très bruyantes manifestations et pendant qu'elles savourent leur café, chez Thérèse, la sérénité fait place à un soudain désarroi, à un poids qu'elle ressent de plus en plus lourd et de plus en plus souvent, ces derniers temps. Ce poids l'embarrasse, lui fait vivre un drame intérieur qu'elle tente de dissimuler tant bien que mal. Marie-Ange connaît les raisons de ce mal être. Elle connaît trop bien sa maman pour ne pas s'être rendu compte que depuis quelques temps, ça ne va pas très fort. Le fruit de longues années de complicité, d'une complicité de tous les instants, fait que rien ne lui échappe et que

Thérèse ne peut rien lui cacher. En même temps, sa position est compréhensible. Sa crainte est née, voici quelques mois, quand un jour, Marie-Ange lui a fait part de son désir de vouloir vivre sa vie. Somme toute, quelque chose d'absolument normal, mais Thérèse, elle, vit comme un déchirement le départ du nid de l'oiseau chéri. Lorsque l'on est parent, on ne s'aperçoit pas que les enfants ont grandi et on a du mal à accepter l'idée qu'ils s'en aillent. Marie-Ange comprend et admet volontiers le point de vue, partage l'angoisse, quand elle croise le regard envahi de tristesse de Thérèse, mais elle est une grande fille et le temps est venu pour elle, de vivre sa vie. Sa décision est prise, irrévocable, quoiqu'en pense maman. Bien sûr qu'elle ne conçoit pas un départ brutal. Au début, elle espacera ses absences, les prolongera de plus en plus, afin que maman Thérèse s'habitue au changement, qu'elle s'adapte à son nouveau mode de vie : vivre de plus en plus seule. Un nouvel éclair vient illuminer la petite pièce. Etreinte par une palpable émotion, des larmes perlent aux coins de ses yeux. Thérèse murmure.

- Je sais bien qu'un jour, les enfants veulent vivre leur vie !

- Je ne t'abandonnerai jamais. Ton amour a remplacé celui que le départ précipité de maman et papa n'a jamais pu me donner et même loin, tu resteras dans mon cœur !

Ces mots ont fait couler une larme que Thérèse essuie discrètement. Ils lui ont, ont une nouvelle fois, réchauffé le cœur et la magie de cette phrase a déclenché au fond de son être, une gaieté qui semblait bien avoir disparue, mais en l'espace d'une demi-seconde, alors que l'atmosphère s'était détendue, un rapide coup d'œil lancé à la pendule, rappelant à Marie-Ange, qu'il est temps pour elle de se rendre à son travail, casse l'éphémère bonheur. Peu importe qu'il fasse vilain temps, ces intempéries n'empêcheront pas le bus de passer à l'heure. Et comme elle n'est pas décidée à le voir partir sans elle, la jeune femme se hâte vers le portemanteau de l'entrée, y décroche son imperméable et embrasse Thérèse qui l'a suivie sur le pas de la porte.

- Quoi qu'il arrive, tu es ma maman !

Sur ces entrefaites, elle sort.

Par chance, quand Marie-Ange a quitté la maison, le ciel s'était paré de plus de clémence. En ces instants, si sur cette place des marronniers, on est loin des trombes d'eau rennaises, les clients boudent provisoirement les boutiques et si l'on peut encore imaginer une vie, elle n'est insufflée que par de lointaines agitations de commerçants, plantés les bras croisés derrière leurs vitrines, en attente d'hypothétiques chalands. Par beau temps, cette place bruisse de cris d'enfants. Là, elle est une vraie pataugeoire, totalement désertée et seulement traversée de temps à autres, par quelques rares voitures projetant des jets boueux sur leur passage. C'en est fini des pluies

diluviennes. A cette minute, venant couvrir les sons d'une pluie que l'on pourrait qualifier de « modérée », par rapport à ce que l'on a connu précédemment, un ronronnement monte du lointain. C'est le bus qui assure la liaison régulière. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, il est toujours à l'heure. Comme tous les jours, il ne faillit pas. Ponctuel, le lourd véhicule s'arrête dans un crissement de freins, face à l'abribus. Eté comme hiver, ce sont les mêmes passagers qui en descendent, les habitués, ceux des villages voisins qui viennent travailler dans le Pays. Il est à parier que les autres jours, ils se pressent moins, mais ce matin, ils se comportent comme des escargots à la première pluie et en s'engageant sur le marchepied, afin d'éviter les gouttes, ils ouvrent en hâte, les parapluies. Et chacun de tracer sa route, de s'éparpiller. A peine Marie-Ange a-t-elle posé pied à terre, que le bus démarre. Bien abritée, celle-ci jauge la distance qui la sépare de l'autre côté de la rue, de « La bonne auberge », le but à atteindre. Son travail n'est pas spécialement bien payé, mais il lui procure un salaire, car avec sa retraite, Thérèse ne pourrait financer en totalité ses études et si l'activité n'est pas déplaisante, ce n'est pas toujours évident de devoir s'adapter en permanence, de jongler avec les horaires de la fac, de gérer et avec ça, de faire face aux exigeants qui se plaignent que c'est trop cuit ou pas assez, que ça manque d'assaisonnement et les autres, les pressés qui râlent, quand le

service n'est pas assez rapide à leurs goût. Trêve de bla-bla, il est l'heure d'y aller et pour ne pas arriver sous forme d'éponge, elle doit tracer la route à grandes enjambées, à travers le rideau de pluie et faire attention aux pavés du terre-plein central, une véritable patinoire. En son centre, est un petit kiosque. Dès les beaux jours, des formations musicales y donnent des concerts. Pour l'heure, il est désert, mais au moins, il est à l'abri et si faute de temps, Marie-Ange n'ira pas vérifier, elle est certaine que ses planches, là-haut, sont le seul endroit au sec dans le village. Pourquoi ne pas faire une courte halte sous les pans du dôme ?

L'abri providentiel lui tend les bras. Durant quelques secondes, elle va s'accorder un léger répit, mais pour cette fille qui, à première vue, n'apprécie pas trop la pluie, ce havre provisoire est une fausse bonne idée et décider d'y rester ne serait que reculer pour mieux sauter. Alors, elle s'élance sans réfléchir, tête baissée comme le taureau fonce sur la cape rouge du toréador. De ne pas regarder droit devant elle, l'empêche de voir venir un grand et jeune gars, d'allure sportive et qui trace, lui aussi, s'abritant de la flotte. Le contact n'a pas été particulièrement violent, mais tout de suite, il indispose celui-ci qui devient déplaisant, qui lui reproche de ne pas avoir suffisamment vérifié que la voie était libre, de ne pas avoir regardé devant elle, regardé où elle mettait les pieds. L'invective braque Marie-Ange. Pour sa part, elle ne se sent en aucune

manière responsable de quoi que ce soit et se considérant dans son bon droit, elle ne fera pas profil bas. Et pas question de s'excuser : si elle est en tort, lui aussi et il doit accepter de les partager. L'autre est aussi têtue qu'elle et il refuse d'admettre qu'elle puisse avoir raison. Ce type est le symbole de la mauvaise foi personnalisée. Rien ne lui interdisait, par ce temps de cochon, de regarder devant lui. Il aurait pu et il aurait dû et ainsi, il l'aurait évitée. Si une rencontre est souvent le fruit d'un hasard, cette fois, le hasard n'a pas bien fait les choses. Ce type-là est un goujat, incapable de faire l'effort d'aller lui ramasser son parapluie, alors que dans la bousculade, il le lui a envoyé valdinguer, là-bas, sur les pavés. Pourtant, il le voit. Fera-t-il l'effort ?

**

*

N'importe qui, en pareilles circonstances, s'empresserait de le lui ramener et la bénéficiaire apprécierait, comme il se doit, ce témoignage d'élémentaire courtoisie. Ce gars-là a beau ne pas être un gentleman et pour aussi choquante que puisse être son attitude, elle ne s'en indigne pas. Bien au contraire. Au fond d'elle-même, elle ressent une sorte de fascination. Il ne lui viendrait pas à l'esprit de lui reprocher son manque de galanterie et encore moins de

l'engueuler. Marie-Ange est sans voix, séduite par ses yeux, couleur d'un océan dans lesquels elle serait prête à se noyer. Maintenant, elle est sous la flotte, pas du tout protégée, mais elle n'y fait plus cas. De se faire mouiller ne la gêne nullement. Les gouttes n'ont plus de prise sur elle, ne la frôlent pas. C'est un peu comme si elles glissaient, comme si elles la contournaient. Elle est en pamoison. Dire qu'elle est amoureuse, ne relève pas d'une impression : la concernant, elle l'est déjà, sans se demander si entre eux, peut exister de la réciprocité. Pour l'heure, le phénomène a toutes les chances d'être à sens unique et quoiqu'elle puisse en penser, si l'affaire est mal engagée, Marie-Ange s'en moque. Toutefois, ne lui échappe pas, la mauvaise humeur apparemment chronique de ce mauvais coucheur. Aucune chance de parvenir à l'adoucir. Il lui faut lutter contre les apparences qui paraissent s'être liguées contre elle. Si dans l'immédiat, ses espérances sont déçues, elle ne s'avoue pas vaincue pour autant, convaincue de se trouver face à l'homme de sa vie. Et c'est pour cela, qu'elle n'a pas envie de le perdre pour une malheureuse suite de détails, on ne peut plus secondaire. Ils ont beau être bleus, l'œil de l'adversaire reste désespérément noir. Il serait toutefois hasardeux d'envisager que cet accusateur, ni voyant extralucide, ni médium, soit en mesure de décoder son intention. Il a bien vu, dans son regard, quelque part, décelé chez cette fille, une arrière-pensée, mais de là à

interpréter le sentiment qui l'anime, relèverait de sa part, de la plus haute fantaisie et compte-tenu du contexte, il serait à mille lieues de partager. Et plus encore. Cette rencontre n'a été pour lui, qu'une source de désagrément. Il était plongé dans ses affaires et elle l'en a sorti et qu'elle n'espère pas qu'il présente des excuses. De l'avoir bousculée, ne fait naître chez le bougon, aucune expression de regret et si enfin, il se décide à aller ramasser le parapluie, c'est par une espèce d'obligation. Au retour, il le lui tend d'un geste sec, d'un sourire glacial.

- Couvrez-vous, vous allez prendre froid, lui lance-t-il.

La recommandation est à l'image du geste, lancée sur un ton des plus désagréables, avant de tourner les talons et de s'en aller, sans un au revoir, sans s'intéresser au fait qu'elle ouvre ou pas, son parapluie, sans se préoccuper de son état de chien mouillé, la laissant plantée là. Si précédemment, on a pu la croire perméable à la pluie, à présent, c'est tout le contraire. Sous le charme de ce garçon qu'elle regarde s'éloigner, l'œil admiratif, l'air amoureux, elle ne la ressent pas. Qui pourrait dire si à cet instant, elle n'est pas en train de fondre ?

Elle ne songe même pas à suivre son conseil, ne pense pas à s'abriter. Peu lui importe que ses cheveux soient trempés, que ses pieds baignent au beau milieu d'une flaque d'eau. C'est bien là, le cadet de ses soucis.

A « La bonne auberge », le décor est vieillot. Cela arrive encore, de nos jours, de trouver dans la campagne profonde, un tel vestige du passé, qui n'a pas cédé à cette modernité faite d'aluminium brossé et de plexiglas. Malgré son cachet d'antan, le bistrot de Monsieur Jacques n'en est pas moins chaleureux. Dans ce troquet d'autrefois, on a du mal à situer la date de création, quelque part entre les deux guerres ou peut-être, un peu avant, la Première, la Grande Guerre, avec son vieux plancher de chêne poussiéreux qui, si on l'interrogeait et s'il pouvait répondre, se souviendrait du retour des Poilus, des pioupious et de leurs chants victorieux et quelques vingt ans plus tard, des chaussures de carton que portaient les femmes sous l'Occupation. Il évoquerait, sans oublier une seule note, le « Horst Wessel Lied »² ou le « Ein Heller und ein Batzen »³, pour ne citer que ceux-là, braillés autour d'une coupe de champagne par les troupes du Reich et ponctués de ces non moins célèbres claquements de bottes qui n'ont certainement pas manqué d'y résonner. Et tout ça, sur le même plancher. Ses murs pourraient également répéter les propos des maquisards, les échanges entre les collabos et son ancien patron, le vieux Jules Mainville, pas Breton pour deux sous, mais pétainiste notoire, faisant entre autre,

² Hymne officiel des SA, écrit par Horst Wessel, un jeune militant, tué par les sections communistes en 1930.

³ Chanson écrite en 1830 sur un air populaire prussien, assimilé à tort à un chant nazi, c'est le fameux « Heidi-Heido-Heida ».

part à ses clients, suppléant l'affichage, qu'aujourd'hui est une journée « sans » ou « avec ». Les lecteurs plus âgés, ceux qui ont vécu cette période et ceux, nés après la guerre et à qui on en a copieusement parlé et qui, en plus, ont eu l'occasion, dans les années soixante, de pénétrer dans ce genre d'établissement en compagnie de leurs parents ou de leurs grands-parents, comprendront mon propos. Je fais partie de cette dernière catégorie, de ces gens nés dans les années cinquante et bercés tout au long de leur jeunesse, par les souvenirs de leurs aînés. Quant aux plus jeunes, ils iront chercher l'information dans des livres ou plus simplement, sur l'incontournable toile. Je ferme la parenthèse pour reprendre mon récit et revenir au bistrot et à son patron, un grand type sec au sourire d'origine rivé aux lèvres. Si le modernisme n'est pas invité en ce lieu, il est à noter que Monsieur Jacques a daigné offrir à son établissement, un éclairage au néon, unique concession à ce que d'aucuns, nomment le « progrès ». C'est là, le seul luxe visible. Et pour ce qui est de la climatisation, inutile de l'évoquer. Même le mot n'a certainement jamais été porté à sa connaissance.

**

*

Pressée de se mettre à l'abri, Marie-Ange a rejoint le petit restaurant, avec une telle énergie, qu'en poussant la porte, elle a fait sursauter le bistrotier, planté derrière son comptoir en train d'essuyer ses verres, dans une attitude imperturbable.

- Voilà la plus belle !

Un rire spontané succède au compliment, si enjoué, qu'il en illumine aussitôt, la monotonie du lieu, plongé dans une semi-pénombre, juste éclairé par la lumière de la rue. Monsieur Jacques l'a appelée « la plus belle ». Plus trempée qu'une serpillière au plus fort du ménage, on ne peut pas dire qu'à cet instant, cette pourtant belle fille, soit le rayonnant symbole d'une joie sans limite. Et tout de suite, l'effet de surprise l'a fait réagir. Le patron était loin d'imaginer la malheureuse, dans un tel état, alors qu'il n'aurait pas dû s'en étonner, vu qu'au travers de la vitrine, il avait la possibilité de voir qu'il faisait très vilain temps. Mais occupé, il n'a certainement pas pris le temps de regarder en direction de la rue. Tout de suite, son sourire paternaliste lui réchauffe le cœur de Marie-Ange. Une consolation sans commune mesure avec l'attitude de l'autre : là, le cadeau est royal. Celle-ci s'approche du comptoir, laissant son parapluie ouvert sur le plancher et derrière elle, les baleines et leurs larmes de pluie, tandis que monsieur Jacques n'attend pas pour préparer deux cafés, fustigeant l'orage, seul responsable de la désertification de son établissement, se

demandant pourquoi la pluie n'a pas fait son boulot, car généralement, elle fait sortir les escargots de leurs coquilles et là, il semblerait bien que ces non-gastéropodes aient manqué de courage, mais l'optimiste invétéré écarte de son raisonnement, toute forme de pessimisme, quand il déclare que tout cela n'est que provisoire, qu'en fait, il ne s'agit là, que d'un nuage, même si son passage, à son plus grand regret, a une fâcheuse tendance à s'éterniser. Lui, ne s'en formalise pas pour si peu. Marie-Ange fait sien, son détachement face aux aléas de la météo, qu'elle confirme du plus beau des sourires, certaine, elle aussi, que la perturbation ne va pas tarder à dégager, à aller se faire voir sous d'autres cieux, là-bas, vers le Nord ou l'Est et qu'à midi, ils peuvent envisager un service en terrasse. Il y a des limites à tout et en pareil cas, on a beau faire des efforts pour aller dans son sens, il est difficile de partager son enthousiasme. Marie-Ange laisse monsieur Jacques, perplexe. Après tout, se dit-il, l'important, c'est d'y croire, mais en y regardant de plus près, il faut mettre un frein à l'insouciance et d'un simple coup d'œil à l'extérieur, il ne peut plus du tout partager sa fougue, lui faisant savoir que sous ce ciel, Noé, lui le premier, aurait du mal à diriger son arche.

- Je suis d'accord avec vous, monsieur Jacques, mais ça, c'était ce matin, à cette heure, la situation s'est grandement améliorée, non ?

C'est en partie vrai, mais comme il n'a pas le cœur à la décevoir, il juge plus sage de s'en

remettre à son avis. Bien sûr, dans son for intérieur, il aimerait qu'elle ait raison. Il voudrait y croire autant qu'elle, mais sa récente observation l'a amené à une analyse plus réaliste.

**

*

Mais comme dit la publicité : « Ça, c'était avant ». Déjà, au moment de la constatation, les choses allaient mieux et petit à petit, en l'espace de quelques minutes, tout s'est inversé, suite à une fort probable décision du « Très Haut » ou à un revirement prévu de longue date, par Météo France. Je laisse au lecteur, le choix de l'hypothèse qui lui correspond le mieux. Donc, disais-je, alors que le plafond était bas et gris et chargé de gros nuages qui déversaient leur excédent d'humeurs sur le pauvre monde ou qu'en des termes moins choisis, il pleuvait comme vache qui pisse, la pluie a été envoyée, selon les souhaits de Marie-Ange, se faire voir ailleurs. Le soleil, rappelé d'urgence, s'est mis à briller de mille feux sous un ciel repeint dans un bleu limpide. A présent, gouttières, rigoles et caniveaux charrient l'excédent d'eau vers les égouts et le sol évacue son trop plein, sous forme d'une légère brume. Nous sommes en Bretagne, pays de l'Enchanteur Merlin et disons-le clairement, ce dernier n'aurait pas fait mieux. Et

dans la pratique, passant outre ces dernières considérations ou n'y songeant même pas, monsieur Jacques salue le bon jugement de Marie-Ange. Et c'est vrai qu'à l'extérieur, l'ambiance a changé du tout au tout et « Mademoiselle météo en herbe », sans être une star cathodique, pas plus qu'une star des téléviseurs à cristaux liquides ou plasma, nouvelles technologies obligent, n'est pas moins fière de sa prévision.

**

*

Les circonstances ont poussé Marie-Ange à boire son café plus rapidement que les autres fois. Dans la foulée, elle est allée se sécher et se changer. Par la suite, tout s'est réalisé comme elle l'a annoncé et c'est sous un chaud soleil et un magnifique ciel bleu, que vers treize heures, la jeune femme se déplace en terrasse, allant de l'une à l'autre d'une dizaine de tables séparées de la rue par une rangée de thuyas. Aussi surprenant que cela puisse être, on ne retrouve pas le même air vieillot que dans la salle. Sans doute, est-ce dû à la belle lumière de cette mi-journée qui pourrait presque donner à penser qu'on a changé d'établissement. A part deux tables qui restent inoccupées, toutes les autres sont prises, mais le service est loin d'être terminé

et rien ne dit que de nouveaux clients ne vont pas venir s'y installer.

Là-bas, dans le fond, Juliette et Julien, un couple, lui, la trentaine coquine et elle, plus jeune, termine son apéritif en attendant sa commande quand le bruit d'un moteur qui s'approche nous emmène au-delà de la haie. De l'autre côté de la rue, à l'ombre de l'église, la modernité a fait, selon les uns, œuvre destructrice et ceux-là vous expliqueront qu'autrefois, l'emplacement fait de terre battue où, depuis la nuit des temps, s'épanouissaient herbes et pâquerettes, était bucolique, sentait bon la campagne, alors qu'à présent, il est recouvert d'asphalte « décoré » d'horribles lignes de peinture disposées en oblique et qui enlaidissent les abords du Saint Lieu, pollué par

les vapeurs d'essence et les traces de gomme des pneumatiques générées par « Sa Majesté Automobile ». Quant aux autres, ils évoqueront l'inévitable et indispensable progrès, la création d'un « havre de paix », bénéfique à ladite auto venue là, faire reposer ses roues et refroidir ses soupapes, un progrès grâce auquel ses occupants peuvent vaquer à leurs occupations, faire leurs achats dans les boutiques d'alentour ou aller se restaurer en l'auberge de Maître Jacques, par exemple. Tout réside dans la manière de voir la chose⁴. Et si l'on clos le débat, c'est pour voir les deux places restées encore disponibles être rapidement prises d'assaut. Dans une énergique et rapide marche arrière qui se termine dans un crissement de freins, le véhicule vient chevaucher en son milieu, un trait de peinture. Aussitôt, son conducteur stoppe son moteur, sans imaginer une seule seconde qu'un réalignement permettrait d'assurer une place libre pour un autre. A l'ouverture de la portière, des pieds prennent contact avec le sol. Ce ne sont pas des mocassins au cuir noir et triste, comme aurait pu le laisser supposer la méthode de gougnafier utilisée par ledit automobiliste, mais des talons aiguilles que suivent deux superbes jambes appartenant à une très belle brune âgée d'à peine vingt-cinq ans et court vêtue d'une robe légère à fleurs. A son air, la jeune dame semble avoir totalement zappé le fait

⁴ Pour ma part, l'écologiste que je suis, penche pour la première conclusion.

qu'elle interdit à tout quidam de stationner. Pire, elle s'en fiche éperdument, autant vraisemblablement, que de sa première paire de collants. D'ailleurs, pense-t-elle à l'une ou l'autre de ces hypothèses ?

Alors qu'elle traverse la rue, affichant son plus beau sourire, Marie-Ange apparaît en terrasse, encombrée d'une assiette dans chaque main et d'une troisième, posée en équilibre sur un bras. Exécutant un véritable travail de contorsionniste, elle se fraie un passage entre les tables. Pas évident à négocier et comme cela devait arriver, la jeune serveuse bute contre un sac posé à terre sans intention belliqueuse à son égard, mais qui, malgré tout, manque de la faire trébucher, mais sa dextérité fait que rien de fâcheux ne s'est produit. Un miracle vient-il d'avoir lieu ?

Si c'est le cas, il est à parier qu'une main bienveillante l'a guidée, assistée. Et pourquoi pas, avec la proximité de la Maison du Seigneur ?

Et s'il y est pour quelque chose, je ne répondrai pas à l'interrogation, car les Voix du Seigneur sont impénétrables. En plus, là, n'est pas la question. Il n'y a pas eu « miracle », mais tout simplement, une grande dextérité de la part de Marie-Ange et c'est elle et elle seule, qui a réussi à se rattraper in extremis, sans renverser le contenu des assiettes sur la tête de Julien. L'homme du couple a tout vu et s'il n'a pas eu à esquiver, il a mimé l'incident, imaginé l'étendue de la catastrophe, si celle-ci avait eu lieu, en a « ressenti » les risques qu'il n'a pas subis. Et

puis, entre ces deux-là, il y a eu échange de sourire qui a signifié que tout était rentré dans l'ordre. Et à partir de là, si pour ces derniers, on peut dire que l'incident est clos, on ne peut pas dire qu'il l'est pour tout le monde, car Juliette aussi, a tout vu. Témoin direct d'un imaginaire grand désastre, une catastrophe pas nationale, mais presque, elle s'est manifestée dans un cri horrifié, alertant l'ensemble de la clientèle en grande partie étonnée de n'avoir assisté à rien. Eux, ils étaient autour de leurs tables, discutaient, parlaient de ceci et de cela, riaient de blagues et ils ont constaté qu'il ne s'était rien passé. Ils n'ont rien vu d'anormal, rien soupçonné et surtout, rien compris à ces cris d'orfraie. Si ce type d'incident peut toujours se produire, il est loin d'être quotidien et sa banalité n'est même pas remonté jusqu'à monsieur Jacques ou alors, si ce dernier l'a vu, tout au moins l'a-t-il considéré comme tellement mineur, qu'il n'a même pas daigné quitter son comptoir et ses nombreux clients qui consommaient au bar et qui, eux non plus, n'ont pas davantage réagi. Cette très jolie femme, une blonde, je parle de Juliette, est à classer dans la catégorie « grosse râleuse », jamais satisfaite et toujours prête à dire le contraire de ce que déclarent les autres, de ce qu'elle pense, histoire simplement de s'exprimer ou d'emmerder le monde. Chacun choisira.

- Vous êtes totalement inconsciente, ma pauvre fille, lance-t-elle sur un ton haineux à Marie-Ange.

Malgré qu'elle ne soit là que depuis peu, ce n'est sûrement pas la première fois, que dans l'exercice de son activité, la serveuse est confrontée à ce genre de comportement. Marie-Ange n'ignore pas que les chiants, ça court les rues. De cela, monsieur Jacques lui en faire part, lors de l'entretien d'embauche. Dès le premier jour, elle a été prévenue qu'en aucune manière, elle ne devait se départir de son calme. Forte de ce conseil, elle dépose ses assiettes sur la table destinataire, souhaite un bon appétit aux convives, avant de s'adresser avec un large sourire à Juliette, reconnaissant qu'elles ont frôlé une petite catastrophe. Sur le pas de la terrasse, la belle brune en robe à fleurs assiste, amusée, à une sorte de « divertissement » auquel elle ne s'attendait pas. Et comme elle n'a entendu que la fin de la phrase, pour en savoir plus, la curieuse entreprend de franchir les quelques pas qui la séparent de l'une des deux tables restées libres. Elle jette au passage, un rapide coup d'œil en direction du couple, puis elle vient s'asseoir. Les justifications de Marie-Ange n'ont pas suffi à calmer le petit coq excité.

- C'est tout ce que vous avez à nous offrir comme excuse ?

Si la hauteur des thuyas ne lui a pas permis d'avoir une visibilité suffisante sur la terrasse et que, de ce fait, elle n'a pas été témoin de la

scène, la nouvelle arrivante peut se douter de la nature de l'incident et comme aucun dégât n'est perceptible, elle se demande bien pourquoi cette femme arbore encore une attitude aussi consternée par ce qui n'est qu'un détail sans importance. Pas de vaisselle cassée, ni même un verre brisé, pas un éclat de sauce sur la chemise de son ami ou d'un client d'une table voisine. Juste un échange verbal.

- Mais puisque mademoiselle te dit que le pire a été évité !

**

*

Julien n'a pas réussi à faire admettre à sa compagne qu'il ne s'est agi que d'un incident mineur, sans importance. Par une déclaration sensée calmer le jeu, il a mis de l'huile sur le feu. Il aurait mieux fait de se taire et ainsi, il aurait empêché que la colère de Juliette s'accroisse, qu'elle soit très agacée par un sentiment de bienveillance envers la jeune serveuse.

- « Mademoiselle » est en mini, ras la touffe, elle dodeline de la croupe, il n'en faut pas davantage pour séduire « Monsieur » !

Connaissant l'emportement systématique de sa chère et tendre, Julien préfère fermer les écoutilles, faire celui qui n'entend plus. Il se contente de pouffer, la moquant gentiment, mais sa conduite la contrarie doublement, triplement

même et la fait plonger dans une rage contenue pour ne pas trop faire scandale, mais qui va jusqu'à reprocher à ce dernier, les dents serrées, de la prendre pour une idiote. De sa table, la belle dame se contente de voir et même si la faible distance ne lui permet pas de couper le son, elle se détache de la « passionnante » discussion. Machinalement, elle a fermé les écoutilles pour se tourner vers les jambes de Marie-Ange, un spectacle, ô combien plus intéressant. Au même instant, involontairement mise à l'écart par un débat devenu interne, la serveuse se démarque du couple. Enfin débarrassée d'un air un peu las, elle rejoint la fille en robe à fleurs, tout auréolée d'un accueillant sourire commercial.

- Bonjour !

La cliente l'a bien vue et entendue, mais encore sous le coup de la scénette, elle ne répond pas, mais désigne d'un signe de la tête, cette femme, enfin redevenue calme, tout du moins pour l'instant. Et quand elle se tourne vers Marie-Ange, à son sourire, on devine que non seulement, elle ne se plaint pas du retour du silence, mais encore, qu'elle ne perd pas au change, émerveillée par le visage de la serveuse. Et dans un « bonjour » de rattrapage, en s'excusant de n'avoir pas répondu aussi rapidement qu'elle aurait voulu, elle enchaîne sur une pensée, à la fois soliloque, mais suffisamment audible pour que Marie-Ange comprenne bien qu'elle s'adresse à elle.

- Pas commode la dame, le monsieur ne doit pas rigoler tous les jours !

La terrasse, à présent vidée de ses clients, seule reste à sa table, la jeune femme à la robe à fleurs. Depuis le pas de porte, Marie-Ange a repéré l'alignement parallèle du couteau et de la fourchette sur son assiette. Celle-ci n'a pas souhaité prendre un dessert, ce positionnement est donc le signe qu'elle peut lui apporter un café, accompagné de son sucre et d'une petite douceur.

- Voici !

- Merci, c'était excellent, simple, mais excellent, vous félicitez le chef de ma part !

- Je n'y manquerai pas, vous êtes de passage ?

- On peut le dire comme ça !

La cliente détecte dans le regard de la jeune serveuse, une certaine curiosité, le besoin avoué d'en apprendre plus sur ce visage qu'elle n'a jamais vu auparavant. Un large sourire précède un petit rire discret qui intrigue Marie-Ange.

- Qu'est-ce que j'ai dit de drôle ?

- Rien !

On ne peut pas dire, à ce stade de leur relation, qu'elles se connaissent et pourtant, depuis quelques minutes, une forme de complicité s'est installée, une complicité qui laisserait à penser à un client de dernière heure, à un touriste qui déboulerait, qu'elles sont amies de longue date. Et pour répondre à la question

que précédemment, elle a plus ou moins volontairement éludée, qu'elle a laissée en suspens, celle-ci déclare que c'est la première fois qu'elle vient ici, dans ce restaurant où visiblement, serait une clientèle d'habitues. Comment a-t-elle fait pour deviner ? A-t-elle un don de double vue ?

Marie-Ange a convenu du fait que durant l'été, il y a, comme partout, quelques touristes, mais la plupart du temps, il est vrai que la clientèle est majoritairement composée de gens qui travaillent dans les commerces d'alentour, les agences immobilières et de voyage et autres officines de banques.

- Et les deux aztèques ?

- Des touristes !

Si elle sait que la dame s'appelle Juliette, c'est parce que, dit-elle en riant, son « Roméo » l'a suffisamment énoncé et pour ne pas l'avoir entendu, il aurait fallu qu'elle soit sourde. Et donc, si cette « Juliette » a montré une telle agressivité, c'est que fort probablement, dans la matinée ou les jours précédents, un différend les a opposés. Elles les ont supposés mari et femme, mais si ça se trouve, il s'agissait d'un couple illégitime. Cela dit, qu'ils soient époux ou amants, quelque part, tout le monde s'en moque.

- Ils sont partis, bon vent !

**

*